

TOMMY WIERINGA

# Voici les noms

roman traduit du néerlandais  
par Bertrand Abraham

*ACTES SUD*

AUTOMNE



# I

## LE RÉEL

Pontus Beg n'était pas devenu le vieil homme qu'il s'était imaginé être un jour. Il s'en fallait. Il s'en fallait même plutôt de beaucoup. Jeune, il avait arpenté pendant un certain temps la cour de la ferme où vivait son père, lunettes de sécurité sur le nez, mains dans le dos – c'est ainsi qu'il se représentait l'existence d'un vieil homme. Parfois il utilisait une branche en guise de canne. Il ne désirait rien tant que d'être vieux – un capitaine, lent et réfléchi, qui traversait avec flegme la tempête. Il mourrait en homme sage.

Quand son nez commença à suppurer de chaque côté, il remit les lunettes dans la grange, près de l'affûteuse, et attendit tranquillement la vieillesse au lieu de courir au-devant d'elle.

Il ne se sentit vieux qu'à partir du moment où il eut un pied froid. Cinquante-trois ans, c'était trop peu pour faire vraiment figure d'ancêtre, mais il lisait dans les signes. Un nerf s'était coincé dans le bas de son dos. Et depuis lors, son pied gauche était froid. Le matin, il voyait que ses deux pieds, sur le sol de la salle de bains, avaient chacun une couleur différente. Le droit était bien irrigué, comme de juste, mais le gauche était pâle et froid. Il ne sentait presque rien

quand il appuyait dessus. À croire qu'il appartenait à quelqu'un d'autre. On commence à mourir par les pieds, se disait Beg.

C'est ainsi qu'il s'acheminerait vers sa fin : son corps et lui deviendraient peu à peu étrangers l'un à l'autre.

Selon un philosophe de la Chine ancienne, le nom n'est que l'hôte du réel – et cela, lui, Pontus Beg, en faisait toujours davantage l'expérience avec son propre corps : il était l'hôte ; son corps le réel. Et le réel en venait à présent à se défaire de l'hôte.

Les jours raccourcissent, la vie se replie. La nuit, des pluies orageuses s'attardent longuement au-dessus de la plaine. Debout derrière la fenêtre, Beg suit des yeux l'orage : l'éclair au loin ; un réseau brasillant de fissures dans la voûte du ciel. Pied chaud et pied froid d'aplomb sur le lino, il se dit qu'il devrait bien se reverser à boire pour se rendormir.

Au fur et à mesure qu'il vieillit, le sommeil devient de plus en plus souvent un faux frère.

L'immeuble où il habite se trouve à la lisière de la ville. Dans le cadre de plans d'extension urbaine vers l'est, des travaux préparatoires à la construction ont vaguement été engagés mais rien n'a abouti. Sa fenêtre continue à s'ouvrir sur un foisonnement de remises et de jardins potagers, et, au-delà, sur l'espace illimité de la steppe. Même si c'est signe de marasme, les choses doivent selon lui rester en l'état : il aime cette vue.

Il va chercher dans le frigo de la petite cuisine la bouteille de Kubanskaya et se sert. Ce n'est pas un gros buveur ; il se retient, à la différence de presque tout individu vivant à l'est des Carpates.

De retour à la fenêtre, sans que rien ne mobilise ses pensées, il laisse flotter son regard dans le tunnel de la nuit.

Dans la chambre, son employée de maison tousse. Une fois par mois, il se l'“approprié” pour une nuit – en fait, ce mot ne caractérise pas leur relation de façon adéquate : mieux vaudrait dire qu'elle se laisse mettre le grappin dessus une nuit par mois. Elle détermine elle-même laquelle – toujours dans la période qui précède ses règles. La table de calcul régissant ses organes reproducteurs étant pour lui une question nébuleuse, il préfère ne pas y penser. Quand ce sera son jour, il le saura.

Elle réserve ses jours fertiles à son fiancé, un chauffeur routier qui a dix ans de moins qu'elle. Il transporte des conteneurs d'objets usuels produits dans la République populaire vers la capitale, à partir de laquelle tout un flot de camelote inonde les bazars du pays. Zita attend patiemment le jour où il la demandera en mariage.

En dépit de toutes leurs tentatives, elle n'arrive pas à être enceinte ; à ce compte-là, elle va rester sans progéniture. Elle passe beaucoup de temps à l'église des Bénédictins : à genoux parmi des images dorées de saints et des fleurs en plastique, elle implore la naissance d'un enfant. Dans le confessionnal, le prêtre écoute les secrets des fidèles. En descendant les marches dans sa soutane noire, il trace de sa main une croix au-dessus de la tête de Zita et la bénit, elle et les paysannes agenouillées, en fichus bariolés. Elle sent brûler la croix sur sa tête ; cette nuit la semence sera prospère.

À la chaînette qu'elle porte autour du cou pendouillent, outre une croix en or, les médaillons des saints qui procurent la fertilité.

Les femmes sont les bêtes de somme de la religion, se dit Pontus Beg ; elles portent sur leur dos, de par le monde, la charge des choses saintes.

Il n'a jamais pu décider Zita à lui octroyer, par exception, une nuit où elle était fertile. Car il est convaincu que la défaillance ne vient pas d'elle mais du chauffeur. C'est ce camion : rester aussi longtemps assis n'est pas bon pour un homme. Ça comprime les couilles.

Un enfant ? Il voudrait un enfant ?

“Arrête de te monter le bourrichon, Pontus !”

Il ne le pense pas, se dit-elle. Et même s'il le pense, il ne devrait pas.

Beg apprécie davantage ses services au lit qu'en dehors. Ce n'est pas une très bonne ménagère. Elle ne nettoie pas, elle range. Un pot de savon noir lui dure un an. Ils ont depuis longtemps dépassé le stade où il pouvait y aller de ses observations. L'habitude a fixé leurs relations mutuelles, il n'y a plus rien à y faire ; les choses resteront comme elles sont. Elle range et il se tait.

Quand Zita est chez lui, il boit plus qu'à l'ordinaire. Assis à la table, ils fument et discutent. Il raconte des anecdotes qui la captivent tout entière. Elle rit et frémit, elle est bon public. Il y a des choses qu'il a, au fil des ans, déjà contées à trois ou quatre reprises, mais elle aime entendre les récits de la vie d'un policier. L'alcool qu'il boit quand il est près de Zita ne le porte pas à la mélancolie mais à la gaieté et à l'espièglerie. Il est ravi des soirées passées en sa compagnie, elles sont la joie de son existence.

Ensuite, ils vont au lit. La lumière s'éteint.

Quand elle est là, il lui arrive souvent, une fois couché, de ne pas trouver le sommeil. Il se demande s'il n'est pas resté seul trop longtemps, devenant ainsi incapable de s'habituer à la présence d'un autre corps à ses côtés.

Cela, et l'autre problème.

Elle entretient, durant son sommeil, des relations animées avec sa mère. Le lit de Pontus est alors le théâtre d'une grande agitation nocturne. Après l'amour, ils dorment d'abord une heure, parfois deux. Puis, ça commence : la mère reprend, avec sa fille, la conversation qui avait été brutalement interrompue par sa mort soudaine. Pontus se souvient de la première fois où il a entendu Zita parler dans le noir. Il percevait la partie de la conversation qui se déroulait dans ce monde-ci, sans savoir que c'était sa mère qui parlait de l'autre côté. Elles ne s'étaient pas communiqué de grands secrets l'une à l'autre ; elles discutaient du prix de la farine, de la qualité des œufs et du scandale permanent que représentent les magasins vides pour une femme quand elle a envie de faire des achats. Une sorte de conversation téléphonique facile à suivre même pour qui n'entend que ce qui est dit à un seul bout de la ligne.

Quand l'ennui était devenu insoutenable, Beg l'avait réveillée.

“Tu parles dans ton sommeil, lui avait-il dit.

— Pontus, tu nous déranges ! avait-elle répondu en se redressant dans le lit. À présent, il va falloir que je retrouve le moyen de la recontacter !”

Depuis lors, il quittait le lit quand le caquetage l'exaspérait, comme ce soir, par exemple. Planté devant la fenêtre sur son pied chaud et son pied froid, il fixe du regard l'orage qui s'abat sur la plaine.